LA SCÉNOGRAPHIE DU DRAME WAGNÉRIEN (IV)

Welch Licht Leuchtet dort ?
(première parole de la Norne)

Avant que la lumière ne s'éteigne à la fin du cycle des représentations dont le spectateur perçoit l'aboutissement sur scène comme la part visible d'un iceberg de travail et de réflexion collective, disons que l'érosion, la fonte, la cristallisation ont sculpté cette partie émergée au fil de la préparation, de la réalisation et de la collaboration de tous les intervenants du spectacle dans les conditions qui ont été celles du théâtre Graslin à Nantes de 1990 à aujourd'hui.

De la glace justement recouvrait le lit du Rhin, il en émergeait un monolithe de pierre noire auprès d'une géode.

Du monolithe, pilier de connaissance, Frêne du monde, Wotan, l'homme qui voulait être dieu, détacha une arête en forme de lance. La géode armillaire recommença son cycle de rotation, devenant tour à tour Or des profondeurs, Walhall, Niebelheim... mais la blessure infligée par Wotan précipitait le monde vers la catastrophe finale.

Dans sa cage-laboratoire, Wotan tenta de former celui qu'il destinait à la reconquête de l'Anneau. Quelques résidus de glace entouraient alors encore le monolithe dans lequel Wotan avait enfoncé Notung (une partie de sa lance qu'il avait brisée pour Siegmund).

La sphère, d'une blancheur de cadavre, préfigurait pour l'annonce de la mort le monde métallique et froid du Walhall.

Wotan couchait ensuite Brünnhilde à l'intérieur du mur inaltérable du monolithe.

Le temps passait, Mime aménageait son atelier dans les restes démantelés et rouillés de la cage, Siegfried reforgeait Notung là où Wotan l'avait plantée, dans le monolithe. Le dieu visitait ces lieux comme, plus tard, la forêt de fers à béton avec le module du Walhall, y traînant sa famille divine pour retrouver

Alberich devant l'autre champignonnesque de Fafner.

Le mur monolithique qui protégeait encore Brünnhilde s'entrouvrait devant l'instrument humain de Wotan. Mais Siegfried découvrit qu'il renfermait déjà les reliquats du monde wotanien, agencés tel un bûcher dans l'entassement du Walhall, de pans de forêt métallique, de parois grillagées... autour de la sphère armillaire d'une couleur de deuil prête à se consumer.

Le fil rouge des Nornes se dénoue devant le Frêne de pierre explosé alors que la végétation réapparaît sur les cendres du rocher de la Walkyrie.

Ailleurs, le monde perdure. La civilisation Gibich est en marche jusqu'au post-modernisme où la seule création est la nostalgie.

Alors, avec du béton, on recrée les décors bayreuthiens de 1876 et, avec quelques ornements, on se déguise de même.

Enfin, pour ne plus en finir par finir, toutes les traques, toutes les chasses au trésor, toutes les victimes, tous les chasseurs, toutes les marionnettes se retrouveront au rendez-vous des souvenirs dans un pavillon de chasse comme dans un de ces refuges alpestres que Mussolini se fit construire sur l'île de Rhodes...

... En attendant la nuit.

Et quand la nuit du monde eut atteint l'âge de millions d'années, elle abandonna les hommes, sa plus chère patrie, et se retira vers l'infini. En vérité, je vous le dis, j'en ai assez vu, assez entendu sur Dieu et l'âme et l'art, miroir de cette âme, centre de vos désirs, batailleurs et doux, et pour finir je trouve toute eau corrompue, et l'air de même, les forêts sont tuées, la terre empoisonnée, et les fruits et les bêtes laissés à l'abandon, de même que les hommes et le monde. Et le feu finira par tuer votre vie, comme l'eau vous enfanta.

H.-J. Syberberg : Die Nacht. (1984)

... *Mehr Licht...* (dernière parole de Goethe)